

LA SIBYLLE SELON VIRGILE

Philippe HEUZÉ*

Demandons notre élan à Claudel, et relisons l'attaque de la première grande ode :

Les Neuf Muses, et au milieu Terpsichore !
Je te reconnais, Ménade ! Je te reconnais, Sibylle !
Je n'attends avec ta main point de coupe ou ton sein même
Convulsivement dans tes ongles, Cuméenne dans le tourbillon des feuilles dorées !
Mais cette grosse flûte tout entrouvée de bouches à tes doigts indique assez
Que tu n'as plus besoin de la joindre au souffle qui t'emplit
Et qui vient de te mettre, ô vierge, debout !

Est-il ouverture plus électrisante ? Mais, le frisson passé, il n'est pas interdit de poser sur ces vers un œil critique et de trouver que le poète mélange un peu les êtres et les statuts : Muse, Ménade, Sibylle... sont apparemment données comme interchangeables. Or nous avons appris à ne pas les confondre, à distinguer l'Apollon musagète du Bacchus avec son thiasse, et si Phébus est bien la divinité qui souffle l'avenir aux Sibylles, cette parenté avec les Muses n'est tout au plus qu'un lointain cousinage. Car enfin la Sibylle n'est pas fille de Zeus ; et d'autre part, elle est mortelle. Rien de cela, bien sûr, n'est ignoré du poète, mais il joue avec les personnages qui montrent la féminité s'accordant avec le sacré.

Ne retenons de ce jeu que ce qui nous agréé ici, un vocable, *Cuméenne* ; parce que, n'en déplaise à l'Erythrénne, à la Tiburtine ou à la Marpésienne, on peut dire en pastichant Villon : il n'est Sibylle que de Cumes, tant l'*aura* de cette figure éclipse toutes les autres.

Sans doute, elle n'est pas la plus belle, ni celle qui se remarque le plus dans la Sixtine (elle est loin derrière *Delfica*) ; nous savons qu'elle est chargée d'ans (mille selon Ovide). En revanche, sa prééminence morale est incontestable. Or, *non haec sine numine fiunt*, et le *numen* ici est celui qui a écrit ces mots, Virgile. On pourrait donner à cette constatation beaucoup d'amplification. Présentons-la simplement : « l'immense Virgile », l'imposante *Enéide*, le sixième livre et, au cœur du sixième livre, la Sibylle, la Cuméenne – une façon d'être au sommet.

Pourtant, n'oublions pas que la première rencontre n'a pas lieu dans l'*Enéide*, mais dès l'époque des *Bucoliques*, dans la fameuse quatrième églogue ; court poème de

* Université de Paris III.

soixante petits vers dans lesquels Virgile fait tenir un des plus grands chants d'espérance qui ait jamais été proféré. Il annonce le retour de l'âge d'or lié à la naissance et à la croissance d'un enfant ; quand il sera devenu homme, alors on contempera l'univers réconcilié, vision grandiose :

*Aspice conuexo nutantem pondere mundum
terrasque tractusque maris caelumque profundum*¹

et le poème se termine sur la fameuse évocation de la risette du nouveau-né :

*Incipe, parue puer, risu cognoscere matrem...*²

Or, le quatrième vers de cette quatrième églogue, le voici :

Ultima Cumaei uenit iam carminis aetas,
voici qu'est arrivé l'âge ultime du chant de Cumes...

Ce qui veut dire, *stricto sensu*, que les livres sibyllins annoncent ce retour de l'âge d'or ; *lato sensu* : que la substance du poème est tirée des livres sibyllins, des prédictions de la Sibylle. Ou encore que, fictivement ou réellement, la quatrième églogue est donnée pour l'œuvre de la Sibylle.

Quand on se souvient que les premiers chrétiens ont compris que l'enfant était le Christ, et que le poème est apparu comme l'œuvre du dernier païen déjà touché par la grâce, on perçoit l'exceptionnelle importance de cette question, trop connue pour qu'on en dise davantage. Rappelons seulement qu'au Duomo de Sienne, on peut voir une Sibylle âgée et pleine de noblesse : à ses pieds, les livres sibyllins ; au-dessus d'elle, le vers de Virgile. Elle tient à la main droite un rameau, certainement le rameau d'or. Ce qui nous ramène à l'*Enéide*.

On peut avancer que la Sibylle est la protagoniste du livre VI qui raconte la catabase d'Enée, la prodigieuse descente du fils d'Anchise dans le monde des morts. Elle joue dans cet épisode un rôle capital et ce qui est remarquable est la façon dont elle entre dans le récit, devenant héroïne de la narration assez longtemps pour que le lecteur ait l'impression de la bien connaître. A ma connaissance, Virgile est le premier à avoir ainsi mis en scène, et de façon si développée, le personnage sacré. Cette invention est une audace considérable. La Sibylle est la première rencontre d'Enée sur le sol italien : elle apparaît dès le dixième vers et disparaîtra par la porte d'ivoire quatre hexamètres avant la fin du chant. Le poète la présente dans les règles

*una Phoebi Triuiaequae sacerdos
Deiphobe Glauci*³

c'est-à-dire qu'il indique son nom, son ascendance et sa fonction. Chacun de ces points intrigue. Passe pour le nom (d'autres Sibylles sont traditionnellement nommées Amaltea, Erophilé, Demophilé) qui correspond certainement à une intention ; celui du père, Glaucos, évoque une divinité marine quelque peu versée dans l'art de la divination. Quant à la double appartenance à Diane et à Apollon, il faudra y revenir.

Précipitamment, elle presse Enée de se présenter à la consultation de l'oracle :
deus ecce deus !⁴

¹ « Regarde l'univers oscillant sous le poids de sa voûte, Les terres, l'étendue des mers, le ciel profond. » (v. 51, 52).

² v. 60.

³ v. 35, 36.

et l'on voit les symptômes de l'approche du dieu :

*Non uoltus, non color unus
non comptae mansere comae...*⁵

soudain son visage, son teint se défit, ses cheveux se dénouèrent, mais sa poitrine haletante, mais son cœur sauvage se gonfle de fureur, elle apparaît plus grande, sa voix n'est plus d'une mortelle quand elle a été touchée du souffle et de l'esprit, maintenant plus proche, du dieu. (Trad. J. Perret).

L'effet sur les présents est saisissant :

*Gelidus Teucris per dura cucurrit
ossa tremor,*⁶

Un frisson glacé courut à travers la massive ossature des Troyens.

Leur chef adresse alors une longue requête à Apollon et à la prêtresse. Ce n'est pas à proprement parler une question qui attend une réponse – comme il convient pour une consultation de ce genre – mais une prière : accorde-nous de nous installer en Italie. En des vers justement célèbres, Virgile affine le tableau de la prise de possession de la Sibylle durement maniée par le dieu :

la prophétesse [...] se débat, effrayante, dans son antre, tâchant de secouer de sa poitrine le dieu puissant ; lui n'en fatigue que plus sa bouche écumante, domptant son cœur farouche, il la façonne en la pressant. »⁷ et plus loin : « tel est le frein dont Apollon secoue sa fureur, l'aiguillon qu'il tourne et retourne dans sa poitrine.

Le langage du poète a été étudié de très près : Norden croit reconnaître l'image du cavalier qui veut maîtriser une monture qui cherche à le faire tomber. Paratore y perçoit des connotations sexuelles. On peut y déceler aussi une allusion au travail du plasticien qui modèle (*fingit*) son ouvrage...

Et voici que cent portes gigantesques se sont ouvertes, livrant passage aux réponses de la prêtresse. Elles formulent des prédictions étranges et inquiétantes « en enveloppant d'obscurités les choses vraies » (*obscuris uera inuoluens*)⁸ : vous parviendrez aux royaumes de Lavinium, mais vous voudrez ne pas y être parvenus ; je vois des guerres, d'horribles guerres, un autre Achille ; et une énigme incroyable : le salut viendra d'une ville grecque.

Après ce qui a été une épreuve pour elle, la Sibylle retrouve son assiette, « La fureur la quitte, sa bouche écumante retrouve le calme. » Et c'est la fin de cette consultation à laquelle nous avons eu la chance rarissime, voire unique, d'assister. Quoique nous ne connaissions guère les usages de Cumae, nous attendons maintenant qu'Enée prenne congé en remerciant le ciel et en payant son obole. Or, c'est ce qu'il ne fait pas. Contre toute attente, il demeure et reprend la parole, en déclarant étrangement :

Rien de ce que tu dis ne me surprend : j'ai tout prévu et anticipé dans mon esprit
*omnia praecepi atque animo mecum ante peregi*⁹

Servius, décontenancé, annote : *si omnia nouit, quid consulit uatem ?*

S'il sait tout, pourquoi consulter l'oracle ?

⁴ v. 46.

⁵ v. 47, 48.

⁶ v. 54, 55.

⁷ v. 77-80 ; trad. J. Perret.

⁸ v. 100.

⁹ v. 105.

En fait, Enée va passer à autre chose – comme si ce qui venait de se produire n'était qu'une condition nécessaire pour aller ensuite à l'essentiel : « *Unum oro* »¹⁰, je ne demande qu'une chose, aller rencontrer un père qui m'était si cher. A partir de ce moment, Virgile présente un tout autre personnage.

Il faut, pour donner quelque consistance à ce propos, retracer pour mémoire l'esquisse de la suite des événements, c'est-à-dire, de ceux qui sont narrés du vers 100 au vers 900.

D'abord, Enée présente sa demande avec ampleur et solennité :

*Doceas iter et sacra ostia pandas,*¹¹

*Et mi genus ab Ioue summo*¹²

Veuille m'enseigner le chemin, pousser pour moi les portes sacrées ; moi aussi je descends du très grand Jupiter.

A quoi répond Déiphobé sur le même registre :

Sate sanguine diuom,

*Tros Anchisiade, facilis descensus Auerno*¹³

Toi qui es né du sang des dieux, Troyen fils d'Anchise, la descente à l'Averne est aisée.

Mais le retour est difficile. Comme condition préalable, comme signe que ce projet fou puisse être seulement envisagé, il faut trouver et pouvoir cueillir le rameau d'or. Ensuite, dans le cas précis de la situation d'Enée, un rite de purification devra être exécuté, car un cadavre souille le rivage. Nous quittons donc les lieux oppressants et sacrés juste le temps pour Enée d'accorder les honneurs funèbres à Misène, qui vient en effet de mourir, et de trouver le rameau d'or. Ces deux actions effectuées à la surface de la terre préparent l'entrée miraculeuse dans le monde des morts, la nuit venue, dans la caverne méphitique de l'Averne où sont sacrifiés quatre taureaux noirs.

Or c'est à l'aurore que l'aventure doit commencer. Au moment où les premiers rayons du soleil apparaissent, où le Troyen s'apprête à franchir les portes sacrées, une grande surprise attend le lecteur : c'est la Sibylle qui pénètre la première dans l'antre béant ! Et après la prière aux divinités infernales, il nous sera donné d'entrevoir, dans la pénombre épaissie par l'hypallage célèbre, deux silhouettes qui s'éloignent

*Ibant obscuri sola sub nocte per umbras...*¹⁴

Il faut renoncer à faire avec eux le chemin qui va de l'entrée des Enfers, des palais vides de Dis aux portes de corne et d'ivoire par lesquelles en sortent les songes : cela prendrait trop de temps, et d'autre part chaque épisode, chaque rencontre en sont justement célèbres. C'est la Sibylle qui nous intéresse.

Or le personnage que suit le lecteur n'a plus grand-chose à voir avec la prêtresse douloureusement serve du dieu. C'est une compagne qui sait tout sans effort, naturellement ; donne à son compagnon toutes les explications nécessaires ; endort Cerbère avec des produits soporifiques dont elle s'est munie ; interroge Musée pour savoir où l'on peut trouver Anchise, etc...

¹⁰ v. 106.

¹¹ v. 109.

¹² v. 123.

¹³ v. 125, 126.

¹⁴ v. 268.

Bien plus, c'est la Sibylle qui, dans un long exposé, révèle les horreurs du Tartare, les crimes qui y conduisent, la personnalité des condamnés. En un mot, aux Enfers, la Sibylle est chez elle. Or c'est le moment de rappeler les titres que Virgile lui a donnés. Il l'a présentée comme prêtresse d'Apollon et de Trivia. Sur la première compétence, il n'y a rien à dire. Apollon est naturellement le dieu qui l'inspire. Mais la seconde est radicalement nouvelle. Trivia, faut-il le rappeler, est Diane, sœur d'Apollon, et Hécaté, déesse du monde des morts. Le chant VI a d'abord montré la Sibylle classique, prêtresse humaine possédée par le dieu oraculaire, puis une Sibylle exclusivement virgilienne qui assume un tout autre rôle, sans rapport avec le précédent, et qui est, redisons-le, l'invention de Virgile.

La portée de cette invention est considérable. Il est clair que Virgile en étendant les compétences de la Sibylle modifie profondément sa nature. Ce n'est plus seulement une femme élue par Apollon pour être la bouche du dieu, mais un être amphibie capable d'évoluer dans le monde des vivants et dans celui des morts. Cela explique que, de la liste canonique des humains qui ont fait le voyage dans l'au-delà, la Sibylle est toujours absente, parce qu'elle n'est plus vraiment considérée comme une simple mortelle. Cela paraît non seulement important, mais nouveau, et l'on a quelque peine à suivre Boyancé lorsqu'il écrit, après avoir parlé de l'oracle rendu, « Le rôle de prêtresse et de mystagogue joué ensuite est en un sens plus banal et il y aurait moins à en dire... »¹⁵.

Un signe de cette importance est fourni par Dante. Il est entendu que Dante a imité Virgile en demandant au poète – son maître – qu'il jouât auprès de lui le rôle de la Sibylle auprès d'Enée, celui de guide aux Enfers. Mais l'évidence de cette imitation ne doit pas en masquer la profondeur, et Dante indique par ce choix tout à fait étonnant la vénération qu'il a pour cette fonction de la Sibylle et pour le fait que Virgile ait pensé qu'un mortel ne pouvait seul réussir cette folle aventure. Et là encore il s'agit d'une vue de Virgile, puisque les autres (Orphée, Thésée, Hercule) ont fait seuls le voyage. Si nous cherchons des raisons à la prééminence de la Sibylle virgilienne, il faut certainement privilégier cette métamorphose extraordinaire.

Il y en a d'autres. J'en indiquerai deux qui tiennent à ce qu'il est permis d'appeler l'art de Virgile. D'abord, la manière étonnante dont le poète, dans sa composition, joue avec les éléments de la réalité. Des prédictions de la Sibylle, Virgile a dit : *obscuris uera inuoluens* : enveloppant le vrai d'obscur... On peut appliquer la formule au poète lui-même, puisque la Sibylle de Cumes est vraie. A l'époque de Virgile, elle existe ou elle a existé. Sur ce point fort important, il est douloureux de ne pas avoir de certitude. Lorsque Virgile raconte la consultation et montre la prêtresse en transe, décrit-il un spectacle qu'il a vu ? Perret annote : « Il nous paraît douteux que la description virgilienne s'inspirât de pratiques locales encore en usage de son temps... »¹⁶. Malgré la force irréaliste du temps du subjonctif, on sait qu'il y a place en effet pour le doute. En tout cas, les lieux existent bien : le cap Misène, les champs phlégréens, le lac Avernus, la citadelle de Cumes, et ces galeries si impressionnantes, dans lesquelles le visiteur aujourd'hui ne peut s'interdire d'imaginer la prêtresse et pour lesquelles Virgile qui habitait le Pausilippe semble avoir écrit :

*Excisum Euboicae latus ingens rupis in antrum*¹⁷

Et pourtant le texte suivi mot à mot égare. « Ainsi qu'il arrive souvent chez Virgile, la terminologie, comme la description des lieux, mêle la précision à l'incertitude. »¹⁸

¹⁵ *La religion de Virgile*, Paris, PUF, 1963, p. 141.

¹⁶ *Enéide*, C.U.F., tome II, note *ad loc.*, p. 164.

¹⁷ v. 42.

C'est la main de l'artiste souverain qui dessine l'imaginaire avec ce qui existe et cette maîtrise se retrouve aussi dans la peinture du personnage. Cette Sibylle si présente, nous ne pouvons pas la voir ; elle n'est jamais décrite. Nous l'apercevons plus grande quand elle est possédée par le dieu, mais nous ne connaissons pas sa taille, ni la couleur de ses cheveux, ni aucun des détails qui pourraient caractériser un être aussi digne de curiosité. Par respect pour une tradition qui ne lui appartient pas, le poète mentionne son grand âge (*longaevus*), mais ce terme recherché reste assez vague et ne compromet guère la liberté des lectures individuelles. L'absence de description est gage d'universalité.

Voilà comment on peut esquisser la façon dont Virgile a façonné sa Sibylle ; comment, dans la quatrième bucolique, il a fait entendre l'accent de la parole la plus vibrante ; comment, dans l'*Enéide*, il a dessiné la figure d'un personnage immense. La Sibylle de Virgile est grande de la grandeur de tout ce qu'elle dévoile et qui est sans doute pour lui une forme de l'essentiel. Voilà pourquoi on peut déclarer à son propos, en parodiant ce qu'il dit de Corydon (en en risquant un vers faux)

Ex illo Sibylla Sibylla est tempore nobis.

Depuis ce temps, la Sibylle est pour nous la Sibylle.

¹⁸ Perret, *ibid.*, p. 164.